

# Aventures

inédites de Bao Huang

De la Chine au Congo des Tutsi

Jay Ghee

Roman - Aventure-

Ce roman raconte les aventures extraordinaires du jeune Bao Huang qui se découvre soudain des facultés cachées qui changeront son destin. Les conséquences vont l'éloigner de la tranquillité de son pays de sagesse et le mener vers la région des Grands Lacs Africains, riche en potentiels mais sans cesse troublée par des conflits et guerres tribales.

Tous droits réservés  
Copyright : Georges M Jaumain  
[jaumaing@gmail.com](mailto:jaumaing@gmail.com)

# Chapitre 1er

Bao, le fils unique du Dr Yi Huang, celui qu'on surnommait 'le rêveur', prit deux sachets sur la longue table de l'officine de son père. Ils contenaient les plantes et racines sèches, médicaments hebdomadaires, pour de vieux patients qui ne pouvaient pas se déplacer.

Ce matin-là, Bao décida de ne pas utiliser le scooter afin d'éviter la grande avenue bruyante, surpeuplée, et dont les bas-côtés étaient occupés par les nombreux étals d'un grand marché, et par les centaines de vélos et de scooters parkés sans ordre apparent. Il irait à pied, en empruntant la très étroite « Allée du touche-seins » qui, comme son nom l'indique, ne permettait pas à deux passants de se croiser sans se frôler.

Les habitants de ce pays étaient de petite taille et la plupart des femmes avaient de petits seins, ce qui vous donne une idée de l'étroitesse de cette longue allée qui serpentait sur une centaine de mètres.

Bao s'y engagea sans se presser. Il était tôt et l'allée était vide. Mais soudain, après un petit virage, il tomba nez à nez avec madame Yu-Min, sans doute la plus grosse femme du district, connue pour son tempérament acerbe, ses commérages incisifs, sa voix de barytone, son haleine fétide et ses seins hors normes !

...Bao se figea sur place, contempla le mur de droite puis de gauche puis le ciel bleu-gris, là-bas, tout en haut des bâtiments à étages multiples. Puis il fit un calcul instantané de ce qui lui restait de chemin derrière Mme Yu-Min.

À l'âge de 24 ans et quelque poussière de grains de riz, Bao était un peu plus grand que les garçons de son âge. Ses ancêtres paternels provenaient de districts nordiques, proches de l'Inde. Il avait l'avantage considérable de la jeunesse, mais aussi le désavantage de la courtoisie héréditaire de sa race. Il n'était pourtant pas question de reculer, mais de trouver un compromis, une manière de se croiser sans frotti-frotta !

-Alors garçon, tu vas me laisser passer ? dit madame Yu-Min sèchement.

-Je veux bien, marmonna-t-il en se demandant comment éviter le dragon. Un proverbe local lui vint en mémoire : « La langue des femmes est leur épée, et elles ne la laissent jamais rouiller ! » Il lui fallait parler peu et agir vite. Il se colla contre le mur de droite, en se haussant sur la pointe des pieds, en s'étirant le

plus haut possible, et vidant ses poumons pour s'amincir tant qu'il pouvait. Madame Yu plaqua son dos contre le mur opposé.

-Si tu me touches, je te flanque une gifle, lança-t-elle.

Aucun des deux n'osait faire le premier pas. Ils se toisaient comme des dragons de faïence. Bao avança lentement, en considérant les quelques centimètres qui le séparaient de la gifle et de l'haleine abominable. Mme Yu-Min fit semblant de rentrer son embonpoint et ses seins, mais elle était à cours de moyens pour les amincir.

Un canari en cage siffla quelques notes sur un balcon voisin. Bao profita de la distraction, se glissa brusquement, effleura les seins, puis s'encourut en riant, évitant de justesse une gifle magistrale.

-Garnement ! Chenapan ! lui cria-t-elle en le regardant courir.

Après avoir déposé ses paquets chez les patients, Bao flâna dans les ruelles encombrées par les étals des marchands de fruits et de légumes, volaille, épices, confiseries de riz et boissons de soja... Il souriait à tous, mais ne parlait jamais plus que quelques mots. Il n'avait jamais été bavard comme ses camarades d'enfance. Un instinct inné lui avait appris qu'on 'gagne toujours à taire ce qu'on n'est pas obligé de dire'. Il écoutait avec attention et diffusait autour de lui une sensation de présence constante et non de rêverie. Il parlait peu de lui et on savait que les confidences n'iraient jamais plus loin que ses oreilles. Si on lui demandait : « Que t'a-t-il dit ? » Il répondait : « Je ne m'en souviens plus »

Le Dr Yi Huang avait posé une petite table dans la galerie encombrée de scooters, devant son officine. Il était assis face de Mr Bei Taoyung, un vieil ami de grande taille, élancé et maigre qui dépassait le docteur d'une bonne tête. Ses ancêtres venaient des montagnes du Nord de la Mandchourie. Il était longiligne, efflanqué comme une canne à pêche garnie d'un ballon de football. Le crâne chauve et luisant, il arborait une épaisse mais courte barbe blanche qui donnait à son visage l'allure d'un ermite. Ce jour-là, il souffrait de douleurs atroces aux genoux et se déplaçait avec une canne. Les doigts posés sur son poignet, le Dr Huang lisait son pouls.

- Bei, dit-il en levant ses doigts, la santé dépend beaucoup de ce qu'on a consommé et accumulé pendant des années. Les problèmes sont liés aux états d'âme et aux habitudes alimentaires. Tu as eu beaucoup de stress, n'est-ce pas ?

-On ne peut pas avoir vécu une vie d'aventurier sans avoir souffert de pressions diverses !

-Le stress a développé l'acidité dans tes organes et ton sang. Tes douleurs aux genoux en résultent. Tu dois arrêter de consommer les fruits acides, le vinaigre, les condiments, le café et le vin.

- J'en suis conscient. Ce sont des choses qui ne me tentent pas !
- Tu sais que tu sais ce que tu sais ! Répondit le médecin en riant. Voilà ce qu'est 'être conscient'. Tu vois que le corps est intelligent ! Il te dit lui-même ce qui ne convient pas !
- Donc le corps sait ce que je ne sais pas ? Dit Taoyung avec une moue ironique.
- Mon maigre savoir me suggère de te préparer quelques plantes pour rétablir l'équilibre acidobasique...
- Merci Yi ! Le dicton dit bien que si on n'a mal nulle part quand on atteint notre âge, c'est qu'on n'appartient plus au monde des vivants !  
Bei Taoyung était un vieux baroudeur et l'un des meilleurs amis du Docteur. Ils pratiquaient ensemble les exercices de Taichi et Qi Gong avec cinq autres personnes, chaque matin à l'aube, dans le parc du temple de Confucius, à cinq cents mètres de là.
- Reviens me voir dans une semaine pour observer les progrès de guérison. Je te ferais aussi une séance d'acuponcture. Sais-tu que parfois nous créons une cicatrice avec le feu du Moxa afin que l'action soit plus longue sur le point du méridien qu'on doit traiter ? Elle peut même être à vie pour des problèmes chroniques importants !
- J'ai déjà assez de cicatrices ! S'exclama le vieux baroudeur. N'en rajoutons pas !
  
- Bonjour Mr Taoyung, interrompit Bao en revenant de sa course matinale.  
Le vieil ami de son père le salua d'un sourire, puis, en aparté, demanda au Docteur :
- Toujours pas d'intérêt pour la médecine traditionnelle ?
- Non, aucun ! Mon fils me dit qu'il n'a pas une bonne mémoire et ferait un mauvais médecin ! Ce sera la première fois que la longue lignée des médecins Huang sera interrompue !  
Ils entrèrent dans l'officine et le docteur déposa de grandes feuilles de papier kraft sur la table. Derrière lui s'allongeait une impressionnante armoire à plantes, aux multiples tiroirs.
- Dans un sens, je le comprends, dit Taoyung en regardant la grande armoire murale. Il y a tellement de tiroirs chez le Dr Huang ! Combien, exactement ?
- Deux cents ! répondit le docteur en ouvrant l'un des tiroirs. Ça donne deux cents plantes, feuilles, racines, champignons, insectes et écorces séchées que l'on combine selon la maladie du patient. Au total, il y a presque 4000 plantes dans notre pharmacopée, soit le résultat de siècles de travail d'observation réalisé par nos ancêtres !
- Pas étonnant que ton fils hésite à devenir médecin ! S'exclama Taoyung.
- Deux cent suffisent. Ce sont les principales et elles couvrent 70% des maladies connues.

-Tes tiroirs contiennent donc un trésor ! ajouta Bei Taoyung.

-Dans tous les sens du terme, répondit Huang, évasivement.

-Tu as sans doute du ginseng de Sibérie, rare et couteux ?

Le Dr Huang ne désirait pas dévoiler les secrets de ses tiroirs et revint sur son fils.

-Il semble que rien n'excite mon fils. On le croirait insensible. Je n'ai aucune pièce d'or à lui léguer. Il est temps qu'il choisisse un métier !

-Certes, lui transmettre ton art sera plus bénéfique que quelques pièces d'or ! Ce n'est pas un défaut d'être excité à l'avance par ce qui pourrait arriver dans le futur. On me disait avant mes nombreux voyages à travers l'Afrique : « Tu dois être excité et appréhensif ? » Je répondais toujours : « Mais pourquoi donc ? Pour une possibilité, un plan, un rêve ? Non, je ne vis pas la vie à l'avance. Je serais certes excité et impressionné par ce que je vais découvrir lorsque j'y serais. C'est l'instant présent qu'il faut apprécier. Ton fils est sans doute un peu comme moi ?

Le Dr Huang s'esclaffa :

- D'abord, j'estime qu'il dort trop !

-Ne dit-on pas que « Les trente premières années se passent à ne pas pouvoir se réveiller et les trente suivantes à ne pas pouvoir s'endormir » ?

- Donc il ne peut pas être comme toi !

-J'ai l'idée qu'il y a une certaine sagesse en lui...

-Serais-je le père charnel de Bao et toi son père spirituel ? Alors essaie de le convaincre de reprendre mon affaire ! J'aspire à la retraite.

-La retraite n'est pas un retrait, sinon on devient rigide...

-Oui bien sur ! On est vieux quand on devient rigide de corps et d'esprit.

-C'est pourquoi on dit qu'il y a des vieux jeunes et des jeunes vieux...

-J'aurais toujours de quoi faire pour éviter la rigidité. Et puis, j'aiderais Bao !

-C'est ton affaire. Ce n'est pas la sienne Tu ne peux pas choisir sa voie. Mon père avait aussi une bonne affaire, quelques rizières sur une colline, et voulait que je la reprenne. Mais j'ai refusé, et je suis parti à l'aventure. J'ai des cicatrices partout, des os cassés et, sans doute, des virus bizarres dans le sang, mais je ne le regrette pas.

-Ça ne se voit pas trop ! Et puis, ta haine de l'autorité est légendaire, Bei ! Tu es un libre penseur ! Surtout ne va jamais te mêler de politique...

Taoyung souleva les épaules et fit une moue de dégoût.

-Aucun risque ! dit-il. C'est le domaine des égo démesurés !

Il regardait son ami ouvrir ses tiroirs et prendre des pincées dans l'un et dans l'autre, pour préparer sept petits tas identiques sur la table.

-Moi qui ai beaucoup voyagé, je peux te dire que notre race a hérité d'un savoir unique, dit-il avec admiration. Et puis, où sur la planète peut-on trouver des médecins qu'on paie pour nous garder en bonne santé et qu'on ne paie pas quand on est malade ? Ça n'existe nulle part au monde !

Le Dr Huang sourit en fermant les paquets et les arrangeant avec précaution dans une grande poche plastique.

-Tu traites tes tiroirs comme s'ils contiennent un trésor, dit Bei.

-Qui sait ! Répondit le médecin évasivement.

Une nouvelle patiente venait d'arriver.

\*\*\*

Bao embrassa sa mère qui préparait des beignets et du lait de riz et soja pour le petit déjeuner. Il sortit d'une armoire quelques bols et des baguettes. Le logement familial consistait en un long et étroit rez-de-chaussée dans un immeuble de cinq étages, construit tout en béton, trente ans plus tôt, pour résister aux tremblements de terre qui étaient fréquents dans cette ville. Un petit salon sombre s'ouvrait sur une cuisine vieillotte. Un escalier en colimaçon montait à l'étage où il y avait 2 chambres et une minuscule salle de bain. Celle-ci n'avait ni douche, ni baignoire comme la majorité dans les vieux bâtiments. On prenait sa douche en aspergeant toute la salle de bain !

Au rez-de-chaussée, la cuisine s'ouvrait sur une grande rizière, un des derniers terrains que les spéculateurs immobiliers n'avaient jamais réussi à s'accaparer. Le centre de la rizière était flanqué d'un banyan géant où la famille allait parfois s'asseoir pour y prendre leurs repas, faire une sieste ou pour y rencontrer amis ou famille. À présent, le riz avait été récolté, le champ vidé de son eau, et des canards s'acharnaient à chercher leur pitance dans la boue.

-Mei et ses deux enfants viennent manger avec nous ce matin, annonça Mme Huang à son fils. Ils aiment mes beignets. Tu apprécies ta cousine et ses enfants, n'est-ce pas Bao ?

-Bien sur Maman. Elle est toujours gaie et ses enfants aussi.

-Une gaieté peut-être un peu forcée, murmura Mme Huang.

Une demi-heure plus tard, ils étaient attablés sous le banyan et dégustaient les beignets. Mei était institutrice et avait deux enfants, ce qui était permis depuis peu. Au vu de la surpopulation Chinoise, les autorités communistes avaient instauré une stricte politique d'un enfant maximum par famille. Des peines sévères punissaient les fauteurs. La croissance de la population s'étant stabilisée, on acceptait à présent deux enfants par famille.

Mei était d'un tempérament jovial et loquace. Bao se taisait, souriait et faisait des grimaces aux enfants. Au bout d'un moment, les enfants, toujours assis,

semblaient vaguement impatients. Bao leur montrait un petit perroquet dans le banyan mais cela ne les calmait pas. Puis il imita le son des canards. Les enfants semblaient plutôt intéressés par les plats sur la table.

-Mes petits, s'exclama soudain Mme Huang, je vous néglige ! Vous voulez encore des beignets, n'est-ce-pas ?

-Oh oui, s'exclamèrent-ils avec joie.

-Vous êtes si bien éduqués et vous en aurez encore d'autres ! J'en ai cuit beaucoup...

La politesse voulait qu'un enfant ne devait jamais demander plus que sa part et devait attendre que l'hôte lui propose davantage de nourriture. Civilité et respect des vieilles personnes ! Un enfant, tout comme n'importe quel adulte devait être capable de se contenir et de ne pas laisser voir ses émotions. Pour la culture locale, perdre la face est un grave défaut.

\*\*\*

Trois mois s'écoulèrent comme une brise légère. La saison chaude commençait à perler sa moiteur sur la ville couchée dans la plaine. Bao aidait ses parents, nettoyait l'officine, livrait des médicaments et faisait des courses pour sa mère. Mais il ne montrait toujours aucun intérêt pour la médecine traditionnelle. Il passait un temps considérable dans les montagnes avoisinantes, ainsi que sous le banyan, à contempler la nature et les levers et couchers de soleil. La rizière était à présent remplie d'eau, ce qui créait de multiples miroirs magiques, piquetés de jeunes pousses de riz. Les éblouissements sur lesquels courraient les nuages parsemés dans le ciel le captivaient sans qu'il les recherche, sans flâner dans la rêverie. En laissant son regard flâner sur les miroirs d'eau brune près du banyan, il sourit en pensant à un dicton favori de son père : « Qui voit le ciel dans l'eau voit les poissons dans les arbres »

Bao avait un chien de race douteuse, aux poils courts, nommé 'Timid' et une chatte blanche comme neige qu'il avait nommée Rosa. Chien et chatte avaient grandi ensemble et étaient inséparables. Dès que Bao enfourchait son scooter, Timid sautait à ses pieds et Rosa grimpait sur son dos. Ils parcouraient ainsi les rues bondées de la ville. Lorsque Bao parquait son scooter, chien et chat se couchaient sur le plancher et somnolaient en l'attendant.

Il n'avait plus emprunté l'Allée du touche-seins depuis sa rencontre avec Mme Yu-Min. Mais un matin tôt, il dû passer par cette voie et y entra avec appréhension. Elle était libre et il s'y engagea. Après une vingtaine de mètres

une ombre le surprit devant le soleil qui faisait son clin d'œil matinal derrière un bâtiment. Bao s'arrêta, incapable de distinguer la personne devant le soleil aveuglant.

Puis tout à coup, ce fut l'éclat d'un autre soleil. Un grand sourire éclairait le visage d'une jeune femme, belle et d'une simplicité sans artifice.

-Bonjour ! Dit Bao. Passera, passera pas ?

-Je vais vous gêner, dit la jeune fille.

-Ca ne sera pas une gêne, j'ai l'habitude, dit-il en se rendant compte après coup de la platitude de sa réponse.

- Montrez-moi donc ? Demanda-t-elle.

-Je me colle le dos au mur et vous contre l'autre mur. On glisse, et on passe...

-C'est amusant... !

-Vous n'êtes pas d'ici ?

-Non, je rends visite à ma tante, Mme Yu-Min.

-Oh ! C'est votre tante ! s'exclama-t-il avec une note de surprise. Pas commode...et plutôt difficile à croiser !

Elle éclata de rire.

-Elle vous fait peur ?

-Elle voulait me flanquer une gifle si je la touchais...

-Et vous êtes passé sans la toucher ? Demanda-t-elle d'un air coquin.

-Non ! Mais j'ai couru... très vite !

Il réalisa alors qu'ils s'étaient croisés et qu'elle avait une haleine sucrée comme des jeunes pousses de riz, un parfum de mangue et des yeux de jais, pleins de gaieté.

-Merci, dit-elle en riant et en poursuivant son chemin.

Il hésita et voulait lui parler mais elle s'était évaporée dans les rayons du soleil.

Le jeune homme resta un moment à contempler et à sourire à une ombre, gardant en lui cette agréable odeur, comme le parfum d'une caresse. Ce sourire ne le quitta pas de toute la journée. Il pensa alors à ce que son père lui avait dit le jour où la puberté commençait à le démanger : « Lorsque la chance nous sourit, nous rencontrons des amis ; lorsqu'elle est contre nous, une jolie femme. »

Il déposa la course pour son père, puis emprunta l'avenue qui longeait le grand temple dédié à la déesse Matsu. Il arriva devant le parking de scooters des étudiants de l'université. C'était une allée de près de 300 mètres, le long de laquelle des centaines de scooters étaient alignés dans un ordre parfait, serrés l'un contre l'autre. Il aperçut un scooter couché au milieu de l'allée. Une jeune femme, menue et frêle, se trouvait sous l'engin, incapable de le redresser et de s'en sortir. Il s'élança pour lui porter secours.

-Ne bougez pas, dit-il. Je vais soulever votre scooter. Êtes-vous blessée ?

-Merci ! balbutia-t-elle. Je ne crois pas...

Il souleva prudemment la bécane et la gara. La fille n'était plus une adolescente mais semblait fragile comme la porcelaine des empereurs.

-Vous arrivez, ou vous partez ? Demanda-t-il en l'aidant à se redresser.

-Je pars. J'avais oublié des livres chez moi.

- Vous vous sentez capable de repartir ?

-Oh oui, ne vous en faites pas. Aidez-moi seulement à démarrer ! Merci beaucoup...

Elle remonta sur l'engin, le remercia encore et, trois secondes plus tard, fila sur la route comme si rien ne s'était passé.

Dans cette ville, des milliers de jeunes femmes de petite taille se couvraient afin d'éviter les rayons du soleil. Elles roulaient à grande vitesse sur leur scooter, avec aisance et adresse. À l'arrêt aux feux rouges, elles arrivaient à peine à toucher le sol de la pointe des pieds. Mais leur agilité laissait croire qu'elles étaient nées sur leur bécane !

Un peu plus loin, dans un vaste parc ombragé, Bao s'arrêta pour regarder plusieurs groupes de personnes pratiquer le Tai Chi Quan, le Qi Gong, le yoga, et d'autres exercices. Un homme avait tendu un câble entre deux arbres et essayait de marcher sur son fil. Il tombait et remontait sans cesse, avec une patience remarquable. Certains promenaient leurs chiens, la laisse dans une main et une poche en plastique dans l'autre pour ramasser les crottins.

Bao observait tout ce monde matinal vivre et vaquer à diverses occupations. Il souriait sans cesse car le visage de la jeune fille de l'Allée du Touche-seins restait présente dans son esprit.

Plus tard, après son retour chez lui, il s'allongea sous le banyan.

-Si je me mets à ne penser qu'à elle, se dit-il, ça ne fera que rendre mon esprit confus. Elle va hanter mes rêves, jour et nuit, avec le cortège des fantoches de mon imagination. Puis ce sera l'excitation, la hantise, l'attente, le désir et la création des scénarios les plus dingues ! Pour arriver à quoi ? À imaginer l'inconnu, l'impossible ou le probable ? Pourquoi nourrir mon imagination avec des fantasmes ? Je dois l'oublier au lieu de l'inventer. Je dois me contenter du maintenant au lieu de rêver d'un demain qui n'est que 'peut-être'. Je la reverrais s'il doit en être ainsi. Pour l'instant, je tourne la page !

Il fixa son regard et toute son attention sur une haie de bambous aux troncs jaunes, puis sur l'ombre délicieuse qui s'écoulait du banyan et son épais feuillage tremblant de l'activité de petits perroquets verts. Leurs jeux l'amusaient et il riait de leur joie, tout à son affaire dans ce présent, cet actuel qui l'envoutait.

Sa mère l'appela depuis la cuisine :

-Bao, peux-tu faire quelques courses pour moi ?

Il prit le sentier qui coupait la grande rizière et entra dans la cuisine. Sa mère lui tendait une liste de choses à collecter. Elle lui répéta les conseils de prudence qu'elle proférait chaque fois.

-Ne te presse pas mon garçon. Fais bien attention aux idiots sur la route !

- Mais oui maman ! Je prends mes deux protecteurs avec moi.

Il enfila un blouson de cuir brun, trop chaud pour la saison, mais utile pour éviter les griffes de Rosa. Le dos du cuir était labouré de ses griffes. Les animaux se levaient, le regardant avec excitation.

À l'officine, le docteur dit à son fils :

-Peux-tu m'acheter quelques cigales séchées chez Nankin ? Il ne m'en reste plus et j'en ai besoin pour la potion du jeune Kaelan.

Bao opina et sortit sous le préau-galerie encombré de scooters, vélos et meubles. Il remarqua qu'on préparait une nouvelle fête à un dieu du panthéon Chinois. Les commerçants déposaient des petits brasiers au bord de la route, pour y brûler de faux billets de banque. La fumée irait parler aux dieux et leur démontrer la piété des donneurs. C'est ainsi qu'on croyait depuis de nombreuses générations que les offrandes pourraient garantir santé et prospérité.

Bao agrippa son scooter. Timid et Rosa s'étaient installés sur le plancher et fixaient le jeune homme avec des regards pleins d'excitation.

-Rosa ! Ce n'est pas ta place. Allez, saute !

La chatte sauta sur ses épaules et s'agrippa à son cou... Le scooter démarra puis fila sur l'avenue avec ses passagers insolites, bien installés pour profiter de la griserie du vent et de la vitesse !!

À son retour, Bao gara le scooter sous le préau, non loin de la petite table où son père lisait le pouls de Bei Taoyung. Il salua l'ami de son père qui marchait à présent sans cane.

- Bao, mon ami Taoyung voudrait te faire une proposition. Il se propose de te faire découvrir un peu de la région.

-Je profite de ma retraite et nous pouvons prendre le train demain matin, dit Taoyung. Je te montrerais trois endroits insolites. On passera toute la journée en ballades et visites. Es-tu d'accord.

- Je veux bien, répondit Bao naturellement.

- Passe chez moi demain matin à 7 heures. On ira à la gare sur ton scooter. Ce sera une longue journée remplie de découvertes.

- C'est bien, dit Bao. Je serais chez vous à l'heure.

\*\*\*

Le lendemain matin, Bao gara son scooter devant le domicile de Taoyung. Celui-ci l'attendait, habillé d'un vêtement traditionnel ample, et d'un petit bonnet de soie rouge. Il portait un sac à dos et grimpa sur le siège arrière du scooter.

-C'est bon ! Allons y. Pas trop vite quand même ! Je dois préserver ce qui me reste des vieux os qui ont échappés aux tornades !

On avait un très grand respect de la vieillesse dans ce pays. Il était courant de voir les jeunes transporter de vieilles personnes ou les promener lentement dans les parcs, dans la fraîcheur de l'aube.

La circulation était intense et bruyante. La gare centrale disposait de plusieurs parkings où des centaines de scooters étaient alignés, l'un contre l'autre. Le préposé leur donna un petit billet portant le numéro qui les aideraient à retrouver la bécane à leur retour. Taoyung s'arrêta auprès d'un marchand ambulancier et lui acheta deux portions de riz brun sucré, emballés dans des feuilles de bananiers.

-Notre petit déjeuner ! dit-il à son jeune compagnon.

Une foule bigarrée et affairée encombra le grand hall de la gare. C'était une véritable fourmilière humaine, ou la foule courait dans tous les sens, dans un grand désordre apparent.

Bao et son compagnon passèrent les guichets puis se dirigèrent vers l'un des 20 quais.

-Voici notre train, dit Taoyung. Allons prendre nos places !

De jeunes passagers tiraient leurs grosses valises dans les couloirs. Après les avoir rangées, ils prenaient leurs places, sortaient un portable ou un ordinateur et se plongeaient dans le monde féérique de l'internet.

-Nous voilà partis pour l'aventure ! dit Bei Taoyung.

-Je pense que ce n'est rien par rapport à toutes les aventures que vous avez vécues dans votre passé ?

-Bien sûr, mais chaque départ est toujours une voie vers la nouveauté. La peur de partir est le plus grand obstacle à la joie de découvrir. On aime s'accrocher à la fausse sécurité de ce qu'on connaît !

-Il y a des risques ?

-Tu cours un risque chaque fois que tu traverses la rue...

-Je me demande bien ce qui fait courir les gens comme ça ? On dirait des robots fous et mal programmés ! A la recherche de quoi ? Ou vont-ils ? Que font-ils ?

-Certains sont motivés par la recherche de distractions ou d'échappatoires, d'autres, par l'ambition, le désir de parvenir ou d'être valorisés par le travail et l'argent...

- Travailler coûte que coûte..., murmura le jeune homme.

-Je ne vais pas t'ennuyer à propos du travail malgré que tes parents soient un peu inquiets pour toi. Je voudrais juste te poser une question. Ton père t'a-t-il parlé de ses tiroirs ?

Bao fit une légère grimace d'irritation.

-Il a souvent essayé de m'apprendre les noms et les qualités des plantes...

-Rien de plus ?

-Non ! Pourquoi dites-vous ça ?

Le vieil homme hésita un instant, le regard attiré par la foule anxieuse qui défilait à l'extérieur.

-J'ai l'impression qu'il y cache quelque chose ! Murmura-t-il. Une chose de valeur...

-C'est son affaire, répondit Bao, désireux de clôturer ce sujet immédiatement.

Un coup de sifflet retentit ! On ferma les portes et le train s'élança à grands coups de butoir et de crissements. Des passagers cherchaient encore des places libres. Bei Taoyung se souvenait des trains de sa jeunesse, avant son départ pour l'Afrique. Les passagers étaient des marchands, des paysans qui portaient quelques produits pour les marchés, des ouvriers affublés de leurs outils et vêtus d'habits gras ou poussiéreux... 'Un sacré changement !' murmura-t-il.

-Le premier arrêt sera dans une heure, dit-il à son jeune compagnon. On va traverser une immense ville moderne qui a grandi comme un champignon, en quelques années. Neuve, avec des gratte-ciels à n'en plus finir. On ne fera que passer. Mais cette première étape te permettra de voir où un tiers des gens trouvent la réponse à leur vie : l'ambition, la recherche du succès, l'évasion dans le travail, la trépidation et le stress. La course pour réussir et parvenir ! C'est la ville de la technologie où tout le monde travaille pour les gadgets qui partent satisfaire les besoins du monde moderne. Chacun désire être meilleur que son voisin, faire beaucoup d'argent. L'avidité et le désir de ce-qui-devrait-être sont les carburants de toute l'énergie qu'on y dépense.

Après un paysage de plaines agrémentées par le miroitement de l'eau des rizières, de bourgades de petites maisons en béton, festonnées de grilles en acier inoxydable argenté, de ponts traversant les lits asséchés de rivières, le train entra dans la ville champignon dont les immeubles étaient couverts de panneaux vitrés vert bouteille ou gris de plomb.

-Tout ça m'opprime, dit Bao. Des copains m'en avaient parlé. Mais franchement, ce n'est pas pour moi... Tous les gens qui travaillent ici doivent être très intelligents ?

-Intelligents ? Non, je ne crois pas ! L'intelligence n'est pas le savoir. Ils ont sans doute d'excellentes mémoires et des facultés intellectuelles pour la technologie. Mais la capacité et la mémoire ne sont pas l'intelligence.

-N'est-ce pas contradictoire ?!

-Regarde-les, soucieux, stressés, envahis par le désir de réussite, donc sujets à la jalousie, l'envie, et peut-être la frustration et la colère contenue. L'intelligence est la capacité de voir l'entièreté des mouvements de la pensée, voir toutes les motivations du moi et ce qu'il cherche ou ce qu'il cache. Sans dénier, sans s'échapper !

Le train se vidait d'une grande partie de ses passagers. On ne tarda pas à repartir.

-Vous avez beaucoup voyagé et vécu en Afrique. Dit Bao. Les gens sont-ils intelligents sur ce continent ?

-Ils ont souvent une excellente mémoire. C'est pourquoi ceux qui ont des parents riches étudient le droit ou la médecine. Mais en général ce sont des consommateurs, non pas des producteurs.

-Que consomment-ils ?

-Jusqu'à présent ce fut le gibier et ce que les Européens sont venus y planter ou y développer. Mais il ne reste pas beaucoup de gibier et les colons Européens ont été spoliés et chassés.

-Mais j'ai entendu que notre pays y contrôle beaucoup de mines et de ports ?

-Le continent est très riche en minerais, en métaux précieux et en terre fertile. Nos dirigeants y installent nos travailleurs et nos ingénieurs pour récolter la richesse souterraine dont nos usines ont besoin.

-Donc il y aura beaucoup de nos concitoyens là-bas ?

-C'est une manière subtile de créer et maintenir des emplois ! dit Bei Taoyung en regardant le train démarrer et la voie s'éloigner.

-Cette ville ne me plaît pas !

-Je n'en doute pas Bao. Je n'ai fait que te la montrer sur le chemin de deux autres sites qui devraient t'édifier.

Bao se dit que l'ami de son père était bien bavard et que cela était sans doute dû au fait d'avoir vécu de très nombreuses aventures. Pour lui, cela justifiait le flot de paroles qu'il déversait si facilement, comme un fleuve en crue, plein d'énergie et de limons.

Mais Taoyung n'était pas comme ces nombreux bavards qui brassent du vent et aiment s'écouter parler. La culture de son pays lui aurait fait perdre la face.

Autrefois, lors de ses voyages, il souriait quand il rencontrait des gens qui estimaient que c'est leur devoir d'enseigner le monde et imposer leurs opinions ou croyances

Taoyung aimait simplement raconter ses aventures de jeunesse à ceux qui le désiraient. Pour lui, c'était une manière d'ouvrir des fenêtres sur un monde pittoresque et exotique. Il voyait trop souvent l'ennui et le vide dans le regard des jeunes. Il avait envie de leur dire : « Mais sortez donc de cette vie de fausse sécurité, rigide, oppressante et malsaine pour aller découvrir et réaliser votre potentiel. Le monde offre tellement d'opportunités ! »

\*\*\*

Une heure plus tard le train approcha des montagnes couvertes de palmiers de noix de bétel. En montant plus haut, on trouvait des plantations de caféiers et, encore plus haut, c'était le domaine des plantations de thé et la région habitée par certaines tribus aborigènes. Les deux voyageurs prirent un bus qui les déposa dans un site enchanteur, visité par des milliers de pèlerins. Sur un vaste parking Bao compta plus de 20 grands bus de tourisme. Quand l'un partait, un nouveau arrivait, et des grappes de visiteurs en sortaient pour se diriger vers un temple situé derrière un bosquet de hauts bambous aux troncs jaunes.

-Tu vas découvrir où le second tiers des gens occupe sa vie, lui dit son compagnon de voyage.

Une grande avenue bordée de pins exsudait une populace hétéroclite dans les deux sens.

-Voici ce qui les intéressent ! déclara-t-il en lui montrant une immense poule pondeuse faite d'osier, de paille et de bois très coloré.

Bao contempla la volaille colossale, assise sur son nid, et se demanda ce qu'un tel oiseau plus grand que le logement de la famille Huang pouvait faire dans un lieu de culte.

-Tu devines ? demanda Taoyung.

-Non ! Une poule ici, un temple là-bas...Quel est le rapport ?

-Nous sommes au temple de la poule aux œufs d'or ! s'exclama le vieil homme avec une sourire espiègle. Les milliers de pèlerins qui visitent ce temple, chaque semaine, y viennent pour une seule raison : pour demander aux dieux la fortune ! Ils croient dur comme fer que les dieux vont approuver leurs requêtes et les récompenser d'avoir brûlé un peu d'encens et déposé quelques pommes rouges ou d'autres fruits sur l'autel ...

- Après l'ambition du travail, c'est l'ambition de la chance, répondit Bao.

- Exact ! Par contre les moines y servent un très bon déjeuner. Le restaurant est en pleine forêt et nous y serons bien. Je peux même m'allonger pour une petite sieste avant d'aller voir notre troisième site.

Deux heures plus tard les voyageurs reprenaient un bus local pour grimper dans la montagne, par une route dangereuse, en lacets étroits, qui longeait de profonds ravins. Un bâtiment insolite d'une vingtaine d'étages apparut sur un plateau qui offrait une vue splendide sur le pays du Nan. On les déposa avec quelques jeunes moines près d'une grille comparable à celle de Buckingham Palace à Londres !

Bao regardait avec surprise l'immense parc extrêmement propre et ordonné. Un édifice géant en forme de fer de lance projetait une ombre de dédain sur des petits immeubles rectangulaires de cinq étages derrière lui. L'immense tour, plaquée de marbre rose, filait en pointe vers un ciel nuageux.

-Voici le temple de Tchpao ! Il est dû à l'énergie et l'ambition d'un seul homme, dit Taoyung. Un vieil Abbott bouddhiste qui avait une vision grandiose et l'a réalisée grâce à la combinaison d'un talent de chef militaire et d'homme d'affaire. Il a réussi à obtenir des dons très importants de la part de nouveaux millionnaires de la technologie. Ceci, bien sûr, en échange contre les promesses de récompenses dans un autre monde !

Bao était subjugué. Il marchait bouche-bée le long d'avenues d'une propreté parfaite, où s'alignaient des arbres taillés comme des bonsaïs géants, des parterres d'un gazon plus beau que les golfs anglais et de multiples statues imposantes, en granite ou marbre, disposées avec beaucoup de gout.

-Des centaines de jeunes moines et nonnes vivent ici, dit Taoyung. Ils logent dans les cages à poules à l'arrière. En plus du travail de nettoyage et d'entretien, ils pratiquent tous les métiers nécessaires à une autonomie totale. Ici, tu vas découvrir ce qui occupe un très grand nombre d'êtres humains. Alors que les autres désirent vivre une existence de plaisirs et de distractions agréables aux sens, ceux-ci savent que l'argent ne mène pas au bonheur. On se prépare ici aux joies éternelles, à la béatitude de l'éveil et la bénédiction suprême. Allons voir l'intérieur !

Bao ne connaissait ni le grandiose des palais d'Égypte ni de ceux de Rome, mais ce qu'il vit ce jour-là resta gravé pour toujours dans sa mémoire. On entra dans la première salle par une porte à double battant, en bois tropical richement décoré, aussi grande que trois étages d'un gratte-ciel moderne. À l'intérieur, dans chaque coin, un colosse visiblement en colère portait le plafond sur ses épaules. Le sol et les murs étaient recouverts de marbre. Il y régnait un silence oppressant.

-Le fameux colosse de Rhodes en Grèce antique ne devait pas être plus grand que ceux-ci, murmura le vieux bourlingueur.

Ensuite, ils entrèrent dans un très long couloir où l'on avait disposé une armée de grandes statues, des personnages légendaires, en bois rare sculpté, et collectés dans tout le pays.

-Cette collection vaut une fortune ! Murmura-t-il.

-Je n'aurais jamais cru qu'autant de luxe puisse exister, répondit Bao.

-Le troisième tiers des humains dépense toute son énergie dans la préparation d'une après-vie !... Ici, on vit aussi pour demain, mais un demain imaginé par la pensée.

-On échappe ainsi à la réalité du moment, aux difficultés de la vie ? Demanda Bao.

-En quelque sorte ! Nous arrivons juste à l'heure de la méditation. Le public n'a pas accès aux salles du haut, mais je connais un des vieux moines qui surveille les entrées. C'est un camarade d'école. Allons le voir !

Ils prirent un ascenseur qui les déposa au 8ème étage. Le vieux moine bien dodu et rougeaud, vêtu d'une robe grise, était assis derrière un bureau minuscule, près d'une porte à double battant. Il offrit un grand sourire à son ami d'enfance. Bei lui fit une belle révérence et l'embrassa. Il lui présenta son jeune compagnon et, après un petit aparté, le moine les guida vers une porte dissimulée. Ils entrèrent avec grandes précautions dans une loge exigüe d'où l'on voyait, derrière une vitre sombre, la vaste salle de méditation. Plus de 300 moines vêtus de robes couleur havane étaient assis sur un coussin à même le sol, le long de lignes sans défaut. Il y régnait un ordre militaire, comme une parade de soldats immobiles, attendant les ordres du chef, assis lui-même au fond de la salle, entouré de ses deux officiers. L'Abbott portait une robe orange et or. Ses adjoints étaient revêtus d'une robe couleur ivoire. Les moines méditaient ainsi pendant une heure dans un silence absolu.

Devant l'Abbott, on avait aligné de très beaux vases contenant de longs lis blancs et orange. Derrière eux, sur le mur du fond, se trouvait une photo gigantesque de l'Abbott que chaque moine pouvait admirer à sa guise. Noblesse oblige !

On avait ouvert quelques fenêtres. Bao vit une plume blanche entrer par la fenêtre proche d'eux. La brise fit danser le duvet dans la salle et la déposa sur le nez d'un très jeune moine. Surpris, celui-ci ouvrit les yeux et loucha sur l'intruse. Personne n'avait vu ce qui se passait. Seul Bao en était témoin.

Brusquement, le jeune moine éclata d'un rire irrévérencieux et bruyant. Il y eut un très discret mouvement de surprise dans la salle, et un regard outré et sévère sur le visage de l'Abbott. Mais le moine semblait totalement étranger à toute réaction dans ce lieu où l'ordre et le silence étaient sacrés. Il continuait à rire de plus belle, sans pouvoir s'arrêter. Il en pleurait ! Ses éclats de rire étaient des plus déplacés dans cette atmosphère monastique d'ordre, de silence, de contrôle de soi, de discipline et de sérieux. Il n'avait rien osé de mieux que de désacraliser le sacré !

L'Abbott voyait ce comportement d'un mauvais œil, lui qui avait construit son monastère dans un esprit excessivement rigide. Il fit un signe discret. On envoya deux moines prendre le malotru sous les aisselles et le trainer vers l'extérieur. Cela ne changeait absolument rien à sa crise de rire qui, au contraire, semblait s'empirer.

Les deux voyageurs quittèrent la loge discrètement. Arrivés près de son ami, Taoyung demanda :

-Ça vous arrive souvent ce genre de comportement loufoque ?

-Très, très, rare !

-Qu'est-ce qui lui a pris ?

-Il faudra lui demander. C'est peut-être un éveil...qui sait ?!

-Bon, nous allons poursuivre notre visite. Merci beaucoup pour ta courtoisie.

Les mains jointes, les hommes se prosternèrent avec un profond respect.

Ils visitèrent les salles du musée et plusieurs temples illuminés par la lumière féérique de la technologie moderne. On n'avait pas lésiné sur les frais. Mais le temple du Bouddha, dans les étages supérieurs, n'était pas ouvert au public. Il y avait là une statue de Bouddha géant de plus de 20 mètres de haut, couverte d'or et de pierres précieuses.

En sortant par la porte colossale, Bei demanda à son jeune compagnon :

-Tu as une bonne idée de cet endroit ? Comprends-tu comment les traditions et le désir peuvent conditionner l'esprit humain ?

-Je découvre beaucoup de choses. Je vous remercie, Mr Taoyung.

-Ce qui fascine dans cette humanité que nous avons croisée aujourd'hui, c'est que pratiquement personne se demande ce qu'on fait sur cette Terre et encore moins questionne le désir et l'ambition. La grande majorité accepte et suit aveuglément une vie monotone à laquelle ils ajoutent un peu d'amusement et de distraction. Ils n'ont absolument aucun désir d'atteindre une compréhension profonde du pourquoi de l'existence.

-Ont-ils le temps ? Ils semblent bien pressés de vivre...

-Tiens, regarde là-bas, sur le banc, voici notre moine impertinent !

Le banc était protégé du soleil par l'ombre d'un arbre tondu comme un caniche : boules d'un vert intense jointes par les jambes maigres des branches et du tronc.

-Voilà de belles manucures arboricoles pour plier la nature selon les désirs de l'homme, murmura Bei.

Ils s'approchèrent du jeune moine qui essayait encore ses larmes. Son visage avait acquis une belle qualité de paix, comme illuminé par une douce lumière intérieure. Il regarda les voyageurs et leur adressa un sourire contagieux.

-Bonjour Mr Taoyung, dit-il.

Étonné, celui-ci lui demanda :

-Comment connais-tu mon nom ?

-Je ne le connais pas. Je vous vois et je vois votre nom, et tout le reste.

-Que veux-tu dire « tout le reste » ?

-Vous êtes 'transparent' et je vois toute votre vie. Vos aventures en Afrique, et vos accidents... Quand on regarde, on ne voit que l'extérieur des choses. Quand une observation dénuée du « regardeur » filtre à travers les yeux, la vision pénétrante révèle le vide de l'intérieur des choses.

-J'en suis baba ! s'exclama le vieil homme.

-Quelqu'un a dû lui parler de vous, lui dit Bao.

-Bonjour Bao, répondit le moine. Pas du tout ! Toi aussi, je ne t'avais jamais vu avant. À présent je te vois et je vois ton nom, et tout le reste...

Bao se tourna vers l'ami de son père :

-Vous avez arrangé ce spectacle pour moi, Mr Taoyung ?

-Mais pas du tout mon garçon ! Je suis aussi étonné que toi. Puis, se tournant vers le jeune moine, il lui demanda :

-Qu'est-il arrivé là-haut ?

-Je n'en sais rien, répondit-il. Comment expliquer avec des mots ? J'ai soudain vu un œillet dans une main sans corps, penchée sur un nuage éclatant de blanc. Tout s'est mélangé, puis il ne resta qu'une plume, puis plus rien ! Rien... Ni moi, ni toi, ni vous...Nulle part...Et 'nulle part' avait aussi disparu !

-On va l'enfermer, murmura Bao.

Le moine éclata d'un rire franc.

-Enfermer qui ? Enfermer quoi ? Le corps, belle illusion ! Peut-on enfermer une ombre ? Enfermer l'esprit ? Essayez plutôt d'enfermer des fourmis dans une volière !...

Puis il montra le temple de Tchpao du doigt :

-Là-bas, j'étais enfermé ! Je l'ignorais. Enfermé dans la tradition, le passé, l'esprit torturé par la discipline, j'étais incapable de voir à travers celui qui était enfermé !

Après un bref silence, il ajouta :

- Comprendront-ils un jour qu'il faut se libérer de l'illusion d'un moi séparé ? En effet, le moi n'existant pas, lâcher ce qui n'a jamais existé ne demande aucun effort, seulement la compréhension. En réalité, il n'y a pas de moi qui puisse s'éteindre. Il y a seulement un moi illusoire qu'on prend pour réel... Quoi de plus simple !

-Mais qui est ce 'on' ? demanda Taoyung.

- Nous cherchons à ouvrir une porte qui n'a jamais existé. Il n'y a pas d'objectif ; nous devons seulement en prendre conscience. On ne peut comprendre la vie qu'au travers de notre propre vie, non au travers des livres et des enseignements des autres. La vie possède un dessein immanent à elle-même, celle de se réaliser en nous. Beaucoup pensent avoir une âme dans un corps mais « nous sommes les corps d'une même âme. »

Dans ce cadre de propreté exquise où la main de l'homme avait assemblé un jardin digne de Babylone, les trois hommes demeurèrent un instant figé dans un silence contemplatif. Puis le jeune moine ajouta :

-Bao, souviens-toi toujours qu'on ne choisit rien. Je n'ai pas choisi la plume ! C'est elle qui m'a choisi. Fais à chaque instant ce que tu dois faire et ta vie sera remplie de paix et de joie.

Les deux voyageurs avaient du mal à accepter les paroles du jeune moine. Ce qui les troublait davantage était une vibration puissante qu'il semblait projeter. Il ajouta :

-Quand on cherche avec un 'moi', comme je l'ai fait depuis que je suis adolescent, on ne trouve que ce qu'on imagine. La recherche du plus conduit vers le moins tant qu'on ne comprend pas celui qui cherche !

-C'est sensé ...mais ahurissant ! s'exclama Taoyung. Puis-je croire que cet évènement fortuit a transformé ta vie ?

Le moine ignora la question. Il regardait Bao avec des yeux qui dardaient un feu à peine tolérable. Bao ne put contenir ce regard qui brulait d'une énergie indicible.

-Bao, dit-il, à partir de demain ta vie ne sera plus la même ! Tout va changer pour toi aussi...

-C'est à voir, répondit Bao évasivement.

-Je le vois, dit le moine. Puis il ajouta : Et vous, monsieur, continuez à veiller sur vos vieux os. Ils vous porteront encore pendant 40 ans !

-Tu plaisantes ? Ça me fera bouffer les racines à partir de 110 ans ... J'aurais l'air de quoi ?

-Ce que vous aurez l'air n'a aucune importance. Vivez le moment ! Chaque moment présent.

-Bon conseil de la part d'un très jeune homme ! Merci !

Bei Taoyung se tourna vers Bao.

-N'oublions pas notre voyage de retour. Il n'est pas question de rater notre train.

-Bon voyage messieurs, dit le moine en se levant et se prosternant. Vous êtes le soleil de mon soleil....

Au cours du voyage de retour, les deux voyageurs restèrent pensifs pendant très longtemps. En approchant de leur ville, Bao abrégea enfin le silence.

-Je doute beaucoup de ce qu'a dit ce moine. Mais je pense surtout à l'énergie extraordinaire qui émanait de lui. On aurait pu croire qu'il voulait communiquer avec cette énergie plutôt qu'avec des mots !

-Et bien je te comprends. C'est sans doute l'énergie du détachement, de la non-dépendance. Tous ceux que nous avons croisés ou rencontrés aujourd'hui sont obnubilés par le désir, l'envie de posséder. Les uns pour posséder la réussite, la reconnaissance, la valorisation, les derniers gadgets, les autres pour posséder la fortune, les biens et sans doute aussi posséder une femme ou un mari, et les troisièmes pour posséder dans une autre vie le bonheur suprême, le Paradis, le Nirvana.

-N'est-ce pas une recherche normale pour tout être humain ?

-On finit alors par être possédé par ce qu'on possède, répondit le vieil homme. J'ai aussi suivi ce chemin, puis un jour je me suis rendu compte que le moins je possède, le mieux je me porte. Lorsque le désir de posséder ne m'a plus possédé, j'ai vaincu la peur de perdre et tous les affres et conflits de l'ambition et du vouloir. Lorsque le vouloir s'est dissipé, j'ai rencontré le détachement, et celui-ci m'a montré la voie royale vers la paix et la joie.

-Mais qu'est-ce qu'on est si on ne possède rien ?

-Autrefois, j'avais peur de ne plus rien avoir ; j'avais peur de perdre mon identité et je trouvais une fausse sécurité en cherchant toujours à m'affirmer. Mais c'est une bataille constante, une lutte qui use le corps et l'esprit. Aujourd'hui, détaché de toute chose et de tout être, je peux donner à tous sans préférence, et je peux apprécier la félicité de chaque instant.

-Comment peut-on être heureux sans rien avoir ?

- « C'est être bien riche que de n'avoir rien à perdre » dit le proverbe. En étant détaché de tout, et n'ayant aucune préférence, la vie te plonge dans une abondance et une créativité indescriptibles.

-C'est donc la raison pour laquelle ce moine émanait cette vibration, cette énergie qui nous a surpris ?

-Comment pourrait-on comprendre ce qui se passe dans le corps et l'esprit d'un autre ? Ce fut une rencontre très insolite ! Seul l'avenir nous dira s'il pouvait voir le futur et voir au travers des êtres... Quant au reste, ça sera le rôle de la vie !

-Et puis, qu'importe ! ajouta Bao en haussant ses épaules.

\*\*\*

## Chapitre 2

Cette nuit-là, Bao fit un rêve étrange.

Deux moines étaient assis dans le réfectoire de leur monastère. L'un était très jeune. L'autre était très vieux.

-Je me demande quel est le gout et quelle est l'odeur du Nirvana ? s'enquit le jeune moine.

- Il a le gout et l'odeur de ta soupe, lui répondit l'ancêtre.

\*\*

Le lendemain matin, Madame Huang fut surprise que son mari dormait encore quand elle s'éveilla et qu'il n'était pas parti s'entraîner au Tai Chi. Elle l'appela. Il ne bougeait pas. Elle réalisa soudain qu'il s'était éteint paisiblement, dans son sommeil, sans crier gare, comme son père et son grand-père avant lui !

\*

Surprise, choquée, anéantie devant l'inévitable, elle fut assaillie d'un chagrin engourdissant. Le désarroi et la tristesse paralysèrent Bao et sa mère durant cette première journée : une douloureuse hébétude et ce mal qui ronge l'âme la plus endurcie devant le décès d'un proche.... Mais il fallut vite s'occuper des formalités, de la cérémonie des funérailles et les condoléances qui affluèrent en grand nombre. Le Dr Yi Huang et ses ancêtres étaient bien connus et respectés dans cette ville et dans la région.

On prépara un grand chapiteau blanc sur le terre-plein, derrière le temple de Confucius. Comme de coutume, tout était recouvert de blanc. Pendant les trois jours de deuil, Bao reçut avec patience les salutations, les embrassades, les poignées de mains, les mots à peine murmurés par des bouches grimaçantes. Lorsque tout fut fini, Bao et sa mère se retrouvèrent enfin seuls chez eux. Bei Taoyung passa discrètement les voir.

-Le jeune moine n'avait pas tort, murmura-t-il. Tout a changé en une nuit ! N'hésite pas à m'appeler si vous avez besoin d'aide.

-C'est un éveil brusque et douloureux pour nous !... Mais pour vous, il vous a donné 40 ans...

-C'est à voir ? répondit Taoyung en louchant vers les tiroirs du Dr Huang... À Voir ! On aura le temps d'en reparler. Pour moi, il serait préférable 'd'ajouter de la vie aux années que des années à la vie' ! Entretemps, garde courage. Ta mère aura bien besoin de toi à présent.

Continuar la lecture ici : [Aventures inédites de Bao Huang](#)

Buy on  
Amazon